

Les lectures de l'été

Les métiers selon Zola

par La rédaction, Emile Zola - 21 Juillet 2016

Emile Zola fut lui aussi dans sa vie d'écrivain un « fou de travail » : « Pour moi la vie tout entière se résume dans le travail » disait-il. On ne sait pas toujours qu'à la toute fin de sa vie il a laissé un livre intitulé *Travail*, comme une sorte de roman philosophique entre naturalisme et messianisme. Il appartenait à une série dite *Quatre Evangiles*. Juste au tournant du 20e siècle. Au moment de l'Exposition Universelle de 1900. Les ouvriers de Lip l'ont réédité en 1979.

Mais c'est dans *L'Assommoir* ou *Germinal* que l'on trouve les meilleures « descriptions de métiers ». Extraits.



Metis doit à Adolfo Fernandez Zola dans son article « Le travail dans les fictions littéraires de » le choix de ces quelques descriptions qu'il introduit ainsi :

« Et le travail, les ateliers, les mines, le chemin de fer, les occupations autour de la bourse, le travail de l'argent, le travail de la terre, le travail dans les grands magasins, le travail des putains, le travail des curés, le travail des politiques, le travail des soldats dans la guerre, le travail des écrivains et des peintres... Le travail, sous toutes ses coutures, va devenir la scène et l'usine forgent les fictions littéraires les plus inattendues. Le succès populaire va être certain. Les ouvriers, les travailleurs, les artisans et tous ceux qui œuvrent se reconnaîtront dans ces descriptions. Les journalistes, les politiques, les représentants du peuple ou qui s'en réclament seront plus partisans. *L'Assommoir* est le roman du peuple, des travailleurs et de certains de leurs travers apparents. L'emprise de ces « tournées de vitriol » consommées dans les « assommoirs », ces estamineaux dont le terrible alambic est l'arrière-symbole, destinés à la vente de ce « cric » qui assomme un chacun. Mais c'est aussi le roman qui prend le temps de décrire des scènes de travail, les gestes minutieux de certaines tâches. »

La blanchisseuse

« C'était un immense hangar, à plafond plat, à poutres apparentes, monté sur des piliers de fonte, fermé par de larges fenêtres claires... Mettez-vous là, je vous ai gardé votre place... (lui indique Mr Boche). *Gervaise* défaisait son paquet, étalait les chemises des petits [...] Elle avait trié le linge, mis à part les quelques pièces de couleur. Puis après avoir rempli son baquet de quatre seaux d'eau froide, pris au robinet, derrière elle, elle plongeait le tas du linge blanc ; et, relevant sa jupe, la tirant entre ses cuisses, elle entra dans une boîte, posée debout, qui lui arrivait au ventre. "Ça vous con-

hein ? répétait Mme Boche. Vous étiez **blanchisseuse** dans votre pays, n'est-ce pas ma petite ?" Gervaise, [...] commençait à décroasser son linge. Elle venait d'étaler une chemise sur la planche étre de la batterie, mangée et blanchie par l'usure de l'eau ; elle la frottait de savon, la retournait, la frottait de l'autre côté [...] "Oui, oui, blanchisseuse... À dix ans... Il y a douze ans de ça" [...] Tout le linge fut battu, et ferme ! Gervaise le replongea dans le baquet, le reprit pièce par pièce pour le frotter de savon une seconde fois et le brosser. D'une main, elle fixait la pièce sur la batterie ; de l'autre main tenait la courte brosse de chiendent, elle tirait du linge une mousse salie, qui, par longues bavures, tombait. Alors, dans le petit bruit de la brosse, elles se rapprochèrent, elles causèrent d'une façon plus intime [...] [Gervaise] avait fini de brosser son linge. "Il faut que j'aille chercher mon eau chaude" [...] Elle versa l'eau chaude dans le baquet, et savonna le linge une dernière fois, avec les mains ployant au-dessus de la batterie, au milieu d'une vapeur qui accrochait des filets de fumée grise dans ses cheveux blonds. "Tenez, mettez donc des cristaux, j'en ai là", dit obligeamment la concierge elle vida dans le baquet de Gervaise le fond d'un sac de carbonate de soude, qu'elle avait apporté. Elle lui offrit aussi de l'eau de javel ; mais la jeune femme refusa ; c'était bon pour les taches de graisse et les taches de vin [...] Gervaise s'essuya le front de sa main mouillée. Puis, elle tira de l'eau une autre pièce de linge, en hochant de nouveau la tête [...] Gervaise lavait son linge de couleur l'eau chaude, grasse de savon, qu'elle avait conservée. Quand elle eut fini, elle approcha un tréteau, jeta en travers toutes les pièces, qui faisaient par terre des mares bleuâtres. Et elle commença rincer. Derrière elle, le robinet d'eau froide coulait au-dessus d'un vaste baquet, fixé au sol, et que traversaient deux barres de bois, pour soutenir le linge. Au-dessus, en l'air, deux autres barres passaient, où le linge achevait de s'égoutter. »

(Gervaise, sollicitée par Coupeau, accepte le mariage, mais il convient qu'elle vienne, avec lui, rendre visite à la sœur de Coupeau, mariée, chez qui il prenait pension pour ses repas. M. et Mme Lor travaillaient chez eux à la fabrication de chaînes en or. Gervaise, intimidée, s'attendait à entrer dans un lieu prestigieux où l'or brillerait partout.)

Bijoutiers à la maison

« "Et puis, si vous n'avez jamais vu faire des chaînes d'or, ça vous amusera à regarder. Ils ont justement une commande pressée pour lundi. - Ils ont de l'or chez eux ? demanda Gervaise. - Je crois il y en a sur les murs, il y en a par terre, il y en a partout" [...] Ils entrèrent [...] Dans le second compartiment se trouvait installé l'atelier : au fond, une étroite forge avec son soufflet ; à droite, un étau sc au mur, sous une étagère où traînaient des ferrailles ; à gauche, auprès de la fenêtre, un établi tout petit, encombré de pinces, de cisailles, de scies microscopiques, grasses et très sales [...] La grande clarté, une lampe brûlant sur l'établi, un brasier de charbon flambant dans la forge, accroissait encore son trouble. Elle [Gervaise] finit pourtant par voir Mme Lorilleux, petite, rousse, assez forte, tirant toute la vigueur de ses bras courts, à l'aide d'une grosse tenaille, un fil de métal noir, qu'elle passait dans les trous d'une filière, fixée à l'étau. Devant l'établi, Lorilleux, aussi petit de taille, mais d'ép plus grêles, travaillait, du bout de ses pinces, avec une vivacité de singe, à un travail si menu, qu'il se perdait entre ses doigts noueux. [Lorilleux dit] "N'entrez pas dans l'atelier, ça nous gênerait" [...] reprit son travail menu, la face de nouveau dans le reflet verdâtre d'une boule d'eau, à travers laquelle la lampe envoyait sur son ouvrage un rond de vive lumière. "Prends les chaises !" cria à son tour Mme Lorilleux [...] Elle avait roulé le fil ; elle le porta à la forge, et là, activant le brasier avec un large éventail de bois, elle le mit à recuire, avant de le passer dans les derniers trous de la filière [...] "Et ?" demanda Gervaise à demi-voix [...] "L'or ? dit-il ; tenez en voilà, en voilà encore, et en voilà à vos pieds !" Il avait indiqué successivement le fil aminci que travaillait sa sœur, et un autre paquet de fil pareil à une liasse de fil de fer, accroché au mur, près de l'étau ; puis, se mettant à quatre pattes, il venait de ramasser par terre, sous la claie de bois qui recouvrait le carreau de l'atelier, un déchet, brin semblable à la pointe d'une aiguille rouillée. Gervaise se récriait. Ce n'était pas de l'or, peut-être, ce métal noirâtre, vilain comme du fer ! Il dut mordre le déchet, lui montrer l'entaille luisante de ses dents. Et il reprenait ses explications : les patrons fournissaient l'or en fil, tout allié ; les ouvriers le passaient d'abord par la filière pour l'obtenir à la grosseur voulue, en ayant soin de le faire recuire ou six fois pendant l'opération, afin qu'il ne cassât pas. Oh ! il fallait une bonne poigne et de l'habitude ! Sa sœur empêchait son mari de toucher aux filières, parce qu'il toussait. Elle avait de fameux il lui avait vu tirer l'or aussi mince qu'un cheveu. Cependant, Lorilleux, pris d'un accès de toux, se pliait sur son tabouret [...] "Moi, je fais la colonne". Coupeau força Gervaise à se lever. Elle pouvait bien s'approcher, elle verrait. Le chaîniste consentit d'un grognement. Il enroulait le fil, préparé par sa femme autour d'un mandrin, une baguette d'acier très mince. Puis, il donna un léger coup de scie, et tout le long du mandrin coupa le fil, dont chaque tour forma un maillon. Ensuite, il souda. Les maillons étaient posés sur un gros morceau de charbon de bois. Il les mouillait d'une goutte de borax, dans le cul d'un verre cassé, à côté de lui ; et, rapidement, il les rougissait à la lampe, sous la flamme horizontale du chalumeau. Alors, quand il eut une centaine de maillons, il se remit une fois en à son travail menu, appuyé au bord de la cheville, un bout de planchette que le frottement de ses mains avait poli. Il ployait la maille à la pince, la serrait d'un côté, l'introduisait dans la maille supérieure déjà en place, la rouvrait à l'aide d'une pointe ; cela avait une régularité continue, les mailles succédant aux mailles, si vivement, que la chaîne s'allongeait peu à peu sous les yeux de Gervaise, sans permettre de suivre et de bien comprendre. "C'est la colonne, dit Coupeau. Il y a le jaseron, le forçat, la gourmette, la corde. »

Le couvreur

« Coupeau terminait alors la toiture d'une maison neuve, à trois étages. Ce jour-là, il devait justement poser les dernières feuilles de zinc. Comme le toit était presque plat, il y avait installé son étau large volet sur deux plateaux. Un beau soleil de mai se couchait, dorant les cheminées. Et, tout là-haut, dans le ciel clair, l'ouvrier taillait tranquillement son zinc à coups de cisaille, penché sur l'étau

pareil à un tailleur coupant, chez lui, une paire de culottes. Contre le mur de la maison voisine, son aide, un gamin de dix-sept ans, fluet et blond, entretenait le feu du réchaud en manœuvrant un énième soufflet, dont chaque haleine faisait envoler un pétilllement d'étincelles. "Hé ! Zidore, mets les fers !" cria Coupeau. L'aide enfonça les fers à souder au milieu de la braise, d'un rose pâle dans le jour. Puis, il se remit à souffler. Coupeau tenait la dernière feuille de zinc. Elle restait à poser au bord du toit, près de la gouttière ; là, il y avait une brusque pente, et le trou béant de la rue se creusait en zingueur, comme chez lui, en chaussons de lisières, s'avança, traînant les pieds, sifflant l'air d'Ohé ! les p'tits agneaux. Arrivé devant le trou, il se laissa couler, s'arc-bouta d'un genou contre la maçonnerie d'une cheminée, resta à moitié chemin du pavé. Une de ses jambes pendait. Quand il se renversait pour appeler cette couleuvre de Zidore, il se rattrapait à un coin de la maçonnerie, à cause du trottoir, là-bas, sous lui. »

« Mais Zidore ne se pressait pas. Il s'intéressait aux toits voisins, à une grosse fumée qui montait au fond de Paris, du côté de Grenelle ; ça pouvait bien être un incendie. Pourtant, il vint se mettre à ventre, la tête au-dessus du trou ; et il passa les fers à Coupeau. Alors, celui-ci commença à souder la feuille. Il s'accroupissait, s'allongeait, trouvant toujours son équilibre, assis d'une fesse, perché sur la pointe d'un pied, retenu par un doigt. Il avait un sacré aplomb, un toupet du tonnerre, familier, bravant le danger. Ça le connaissait. C'était la rue qui avait peur de lui. Comme il ne lâchait pas sa pipe, se tournait de temps à autre, il crachait paisiblement dans la rue [...] Maintenant, penché sur son établi, il coupait son zinc en artiste. D'un tour de compas, il avait tracé une ligne, et il détachait un large éventail, à l'aide d'une paire de cisailles cintrées ; puis, légèrement, au marteau, il ployait cet éventail en forme de champignon pointu. Zidore s'était remis à souffler la braise du réchaud [...] "Veux-tu donner les fers, sacrée andouille !" Il souda, il cria à Gervaise [qu'il avait aperçue en train de l'attendre, comme convenu] : "Voilà, c'est fini... je descends." Le tuyau auquel il devait adapter le chapiteau trouvait au milieu du toit [...] le zingueur voulut se pencher, mais son pied glissa. Alors, brusquement, bêtement, comme un chat dont les pattes s'embrouillent, il roula, il descendit la pente légère de la toiture, sans pouvoir se rattraper. "Nom de Dieu !" dit-il d'une voix étouffée. Et il tomba. Son corps décrivit une courbe molle, tourna deux fois sur lui-même, vint s'écraser au milieu de la rue avec le bruit sourd d'un paquet de linge jeté de haut. »

Pour en savoir plus :

- Fernandez-Zoïla Adolfo, « [Le travail dans les fictions littéraires d'Émile Zola](#) », Travailler 1/2002 (n° 7), p. 103-118

- Morice Alain, « [Travail, roman de Zola, ou la « race » ouvrière entre malédiction et messianisme rédempteur](#) », Tumultes 1/2006 (n° 26) , p. 75-97

A propos de cet article

Auteur(s) : La rédaction, Emile Zola

: *Emile Zola, l'Assomoir, Germinal, la blanchisseuse, bijoutiers à la maison, le couvreur, travail, littérature*

Les lectures de l'été

Travailler, ou pas... Une carte de la paresse

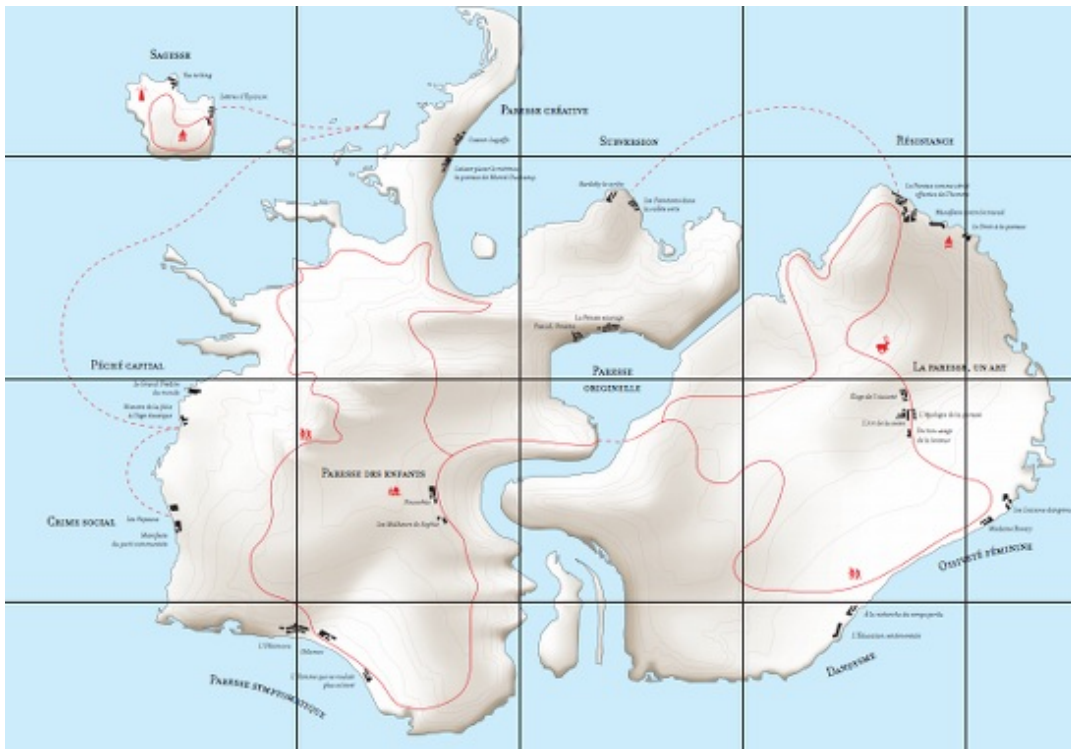
par *La rédaction, INITIALES, Sophie Garayoa - 21 Juillet 2016*

Les écrivains contemporains parlent beaucoup, et de plus en plus, du travail : Denis Maillart a évoqué pour Metis les découvertes au fil des années du Prix du Roman d'Entreprise et du Travail ("[Quelle littérature donne chair au travail](#)"). Un groupement de libraires indépendants INITIALES a consacré un dossier au thème « Ecrire le travail » : on y trouve de nombreux extraits passionnants. Et cette [carte de la Paresse](#), réalisée par Sophie Garayoa, que nous reproduisons avec leur accord.

La paresse originelle

Lévi-Strauss Claude (1908-2009), *La Pensée sauvage*, Pocket

Pascal Blaise (1623-1662), *Pensées*, Classiques Garnier



La paresse, une sagesse

Épicure (341-270 av. J.-C.), *Lettres*, Nathan

Lao Zi (570-490 av. J.-C.), *Tao te king*, Gallimard

La paresse, un crime social

Balzac Honoré de (1799-1850), *Les Paysans*, Gallimard

Marx Karl (1818-1883), *Manifeste du parti communiste*, 10/18

La paresse symptomatique

Gontcharov Ivan Aleksandrovitch (1812-1891), *Obломov*, LGF

Werbowski Tecia (1940-), *L'Obломova*, Les Allusifs

Lodge David (1935-), *L'Homme qui ne voulait plus se lever*, Rivages poche

La paresse, péché capital

Calderón de la Barca Pedro (1600-1681), *Le Grand Théâtre du monde*, Flammarion

Foucault Michel (1926-1984), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard

La paresse des enfants

Collodi Carlo (1826-1890), *Pinocchio*, Flammarion

Sophie de Ségur (1799- 1874), *Les Malheurs de Sophie*, Rouge et or

L'oïseté féminine

Choderlos de Laclos (1741-1803), *Les Liaisons dangereuses*, Gallimard

Flaubert Gustave (1821-1880), *Madame Bovary*, Gallimard

La paresse, un dandysme

Proust Marcel (1871-1922), *À la recherche du temps perdu*, Gallimard

Flaubert Gustave (1821-1880), *L'Éducation sentimentale*, Gallimard

La Paresse créative

Marcadé Bernard (1955-), *Laisser pisser le mérinos : la paresse de Marcel Duchamp*, Échoppe

Franquin André (1924-1997), *Gaston Lagaffe*, Dupuis

La paresse, une résistance

Lafargue Paul (1842-1911), *Le Droit à la paresse*, Allia

Groupe Krisis / Léo Scheer (1999), *Manifeste contre le travail*, Léo Schéer

Malevitch Kazimir Severinovitch (1878-1935), *La Paresse comme vérité effective de l'homme*, Allia

La Paresse, une subversion

Melville Herman (1819-1891), *Bartleby le scribe*, Gallimard

Cossery Albert (1913-2008), *Les Fainéants dans la vallée verte*, J. Losfeld

La paresse, un art

Russell Bertrand (1872-1970), *Éloge de l'oisiveté*, Allia

Pansaers Clément (1885-1922), *L'Apologie de la paresse*, Allia

Sansot Pierre (1928-2005), *Du bon usage de la lenteur*, Rivages-poche

Paquot Thierry (1952-), *L'Art de la sieste*, Zulma

A propos de cet article

Auteur(s) : La rédaction, INITIALES, Sophie Garayoa

: *Initiales, travail, paresse, littérature*

Les lectures de l'été

Vie occupée, vie d'artiste et vie élégante

par La rédaction, Honoré de Balzac - 21 Juillet 2016

Balzac, bien connu pour avoir été un « fou de travail », « un forçat littéraire », a écrit en 1830 ces lignes surprenantes. Il s'agit du *Traité De la vie élégante* qui lui a été commandé (et donc payé) par le journal *La mode*. Le texte est paru en cinq articles du 2 octobre au 6 novembre, donc juste après les journées révolutionnaires de juillet 1830 au cours desquelles on a remplacé un roi par un autre roi...Le texte a ensuite été repris dans *Pathologie de la vie sociale* et classé par Balzac dans les « Etudes analytiques » de *La Comédie humaine*. Extraits.



« La civilisation a échelonné les hommes sur trois grandes lignes...

Les trois classes d'êtres créés par les moeurs modernes sont :

L'homme qui travaille ;

L'homme qui pense ;

L'homme qui ne fait rien.

De là trois formules d'existence assez complètes pour exprimer tous les genres de vie, depuis le roman poétique et vagabond du bohème jusqu'à l'histoire monotone et somnifère des rois constitutionnels :

La vie occupée ;

La vie d'artiste ;

La vie élégante. »

De la vie occupée

Le thème de la vie *occupée* n'a pas de variantes. En faisant oeuvre de ses dix doigts, l'homme abdique toute une destinée ; il devient un moyen, et, malgré toute notre philanthropie, les résultats obtiennent seuls notre admiration. Partout l'homme va se pâmant devant quelques tas de pierres, et, s'il se souvient de ceux qui les ont amoncelés, c'est pour les accabler de sa pitié ; si l'architecte apparaît encore comme une grande pensée, ses ouvriers ne sont plus que des espèces de treuils et restent confondus avec les brouettes, les pelles et les pioches.

Est-ce une injustice ? Non. Semblables aux machines à vapeur, les hommes enrégimentés par le travail se produisent tous sous la même forme et n'ont rien d'individuel. **L'homme-instrument est sorte de zéro social**, dont le plus grand nombre possible ne composera jamais une somme, s'il n'est précédé par quelques chiffres.

Un laboureur, un maçon, un soldat, sont les fragments uniformes d'une même masse, les segments d'un même cercle, le même outil dont le manche est différent. Ils se couchent et se lèvent avec soleil ; aux uns, le chant du coq ; à l'autre, la diane ; à celui-ci, une culotte de peau, deux aunes de drap bleu et des bottes ; à ceux-là, les premiers haillons trouvés ; à tous, les plus grossiers alimer battre du plâtre ou battre des hommes, récolter des haricots ou des coups de sabre, tel est, en chaque saison, le texte de leurs efforts. Le travail semble être pour eux une énigme dont ils cherchent mot jusqu'à leur dernier jour. Assez souvent le triste pensum de leur existence est récompensé par l'acquisition d'un petit banc de bois où ils s'asseyent à la porte d'une chaumière, sous un sureau poudreux, sans craindre de s'entendre dire par un laquais :

- Allez-vous-en, bonhomme ! Nous ne donnons aux pauvres que le lundi.

Pour tous ces malheureux, la vie est résolue par du pain dans la huche, et l'élégance, par un bahut où il y a des hardes.

Le petit détaillant, le sous-lieutenant, le commis rédacteur, sont des types moins dégradés de la vie occupée ; mais leur existence est encore marquée au coin de la vulgarité. C'est toujours du travail toujours le treuil : seulement, le mécanisme en est un peu plus compliqué, et l'intelligence s'y engrène avec parcimonie.

Loin d'être un artiste, le tailleur se dessine toujours, dans la pensée de ces gens-là, sous la forme d'une impitoyable facture : ils abusent de l'institution des faux cols, se reprochent une fantaisie ou un vol fait à leurs créanciers, et, pour eux, une voiture est un fiacre dans les circonstances ordinaires, une remise les jours d'enterrement ou de mariage.

S'ils ne thésaurisent pas comme les manouvriers, afin d'assurer à leur vieillesse le vivre et le couvert, l'espérance de leur vie d'abeille ne va guère au delà : car c'est la possession d'une chambre froide, au quatrième, rue Boucherat ; puis une capote et des gants de percale écrue pour la femme ; un chapeau gris et une demi-tasse de café pour le mari ; l'éducation de Saint-Denis ou une dermbourse pour les enfants, du *bouilli* persillé deux fois la semaine pour tous. **Ni tout à fait zéros ni tout à fait chiffres, ces créatures-là sont peut-être des décimales.**

Dans cette cité *dolente*, la vie est résolue par une pension ou quelques rentes sur le grand-livre, et l'élégance par des draperies à franges, un lit à bateau et des flambeaux sous verre.

Si nous montons encore quelques bâtons de l'échelle sociale, sur laquelle les gens occupés grimpent et se balancent comme des mousses dans les cordages d'un grand bâtiment, nous trouvons le médecin, le curé, l'avocat, le notaire, le petit magistrat, le gros négociant, le hobereau, le bureaucrate, l'officier supérieur, etc.

Ces personnages sont des appareils merveilleusement perfectionnés, dont les pompes, les chaînes, les balanciers, dont tous les rouages, enfin, soigneusement polis, ajustés, huilés, accomplissent leurs révolutions sous d'honorables caparaçons brodés. Mais cette vie est toujours une vie de mouvement où les pensées ne sont encore ni libres ni largement fécondes. **Ces messieurs ont à fait journallement un certain nombre de tours inscrits sur des agendas.** Ces petits livres remplacent les *chiens de cour* qui les harcelaient naguère au collège, et leur remettent à toute heure en mémoire qu'ils sont les esclaves d'un être de raison mille fois plus capricieux, plus ingrat qu'un souverain.

Quand ils arrivent à l'âge du repos, le sentiment de la *fashion* s'est oblitéré, le temps de l'élégance a fui sans retour. Aussi la voiture qui les promène est-elle à marchepieds saillants à plusieurs fin

décépité comme celle du célèbre Portal. Chez eux, le préjugé du cachemire vit encore ; leurs femmes portent des rivières et des girandoles ; leur luxe est toujours une épargne ; dans leur maison, est cossu, et vous lisez au-dessus de la loge : « Parlez au suisse. » Si dans la somme sociale ils comptent comme chiffres, ce sont des unités.

Pour les parvenus de cette classe, la vie est résolue par le titre de baron, et l'élégance par un grand chasseur bien emplumé ou par une loge à Feydeau.

Là cesse la vie occupée. Le haut fonctionnaire, le prélat, le général, le grand propriétaire, le ministre, le valet et les princes sont dans la catégorie des oisifs et appartiennent à la vie élégante.

Après avoir achevé cette triste autopsie du corps social, un philosophe éprouve tant de dégoût pour les préjugés qui amènent les hommes à passer les uns près des autres en s'évitant comme de couleuvres, qu'il a besoin de se dire : « Je ne construis pas à plaisir une nation, je l'accepte toute faite. »

Cet aperçu de la société, prise en masse, doit aider à concevoir nos premiers aphorismes, que nous formulons ainsi :

I

Le but de la vie civilisée ou sauvage est le repos.

II

Le repos absolu produit le spleen.

III

La vie élégante est, dans une large acception du terme, l'art d'animer le repos.

IV

L'homme habitué au travail ne peut comprendre la vie élégante.

V.

Corollaire. Pour être fashionable, il faut jouir du repos sans avoir passé par le travail : autrement, gagner un quaterne, être fils de millionnaire, prince, sinécure ou cumard.

De la vie d'artiste

L'artiste est une exception : **son oisiveté est un travail, et son travail un repos** ; il est élégant et négligé tour à tour ; il revêt, à son gré, la blouse du laboureur, et décide du frac porté par l'homme à la mode ; il ne subit pas de lois : il les impose. Qu'il s'occupe à ne rien faire, ou médite un chef-d'œuvre, sans paraître occupé ; qu'il conduise un cheval avec un mors de bois, ou mène à grandes guides les quatre chevaux d'un britschka ; qu'il n'ait pas vingt-cinq centimes à lui, ou jette de l'or à pleines mains, il est toujours l'expression d'une grande pensée et domine la société.

/.../

L'artiste est toujours grand. Il a une élégance et une vie à lui, parce que, chez lui, tout reflète son intelligence et sa gloire. Autant d'artistes, autant de vies caractérisées par des idées neuves. Chez l'artiste, la mode doit être sans force : ces êtres indomptés façonnent tout à leur guise. S'ils s'emparent d'un magot, c'est pour le transfigurer.

De cette doctrine se déduit un aphorisme européen :

VI

Un artiste vit comme il veut, ou... comme il peut.

De la vie élégante

Si nous omettions de définir ici la vie élégante, ce traité serait infirme. Un traité sans définition est comme un colonel amputé des deux jambes : il ne peut plus guère aller que cahin-caha. Définir, c'abréger : abrégeons donc.

Définitions.

La vie élégante est la perfection de la vie extérieure et matérielle ;

Ou bien : L'art de dépenser ses revenus en homme d'esprit ;

Ou encore : La science qui nous apprend à ne rien faire comme les autres, en paraissant faire tout comme eux ;

Mais mieux peut-être : Le développement de la grâce et du goût dans tout ce qui nous est propre et nous entoure ;

/.../

La vie élégante comporte bien toutes ces définitions subalternes, périphrases de notre aphorisme III ; mais elle renferme, selon nous, des questions plus importantes encore, et, pour rester fidèle notre système d'abréviation, nous allons essayer de les développer.

Un peuple de riches est un rêve politique impossible à réaliser. Une nation se compose nécessairement de gens qui produisent et de gens qui consomment. Comment celui qui sème, plante, arrête, est-il précisément celui qui mange le moins ? Ce résultat est un mystère assez facile à dévoiler, mais que bien des gens se plaisent à considérer comme une grande pensée providentielle. Nous en donnerons peut-être l'explication plus tard, en arrivant au terme de la voie suivie par l'humanité. Pour le moment, au risque d'être accusé d'aristocratie, nous dirons franchement qu'un homme placé au dernier rang de la société ne doit pas plus demander compte à Dieu de sa destinée qu'une huître de la sienne.

Cette remarque, tout à la fois philosophique et chrétienne, tranchera sans doute la question aux yeux des gens qui méditent quelque peu les chartes constitutionnelles, et, comme nous ne parlons d'autres, nous poursuivrons.

Depuis que les sociétés existent, un gouvernement a donc toujours été nécessairement un contrat d'assurance conclu entre les riches contre les pauvres. La lutte intestine produite par ce prétendu partage à la *Montgomery* allume chez les hommes civilisés une passion générale pour la fortune, expression qui prototypé toutes les ambitions particulières ; car du désir de ne pas appartenir à la classe souffrante et vexée dérivent la noblesse, l'aristocratie, les distinctions, les courtisans, les courtisanes, etc.

Mais cette espèce de fièvre qui porte l'homme à voir partout des mâts de cocagne et à s'affliger de ne s'y être juché qu'au quart, au tiers ou à moitié, a forcément développé l'amour-propre outre mesure et engendré la vanité. Or, comme la vanité n'est que l'art de s'endimancher tous les jours, chaque homme a senti la nécessité d'avoir, comme un échantillon de sa puissance, un signe chargé d'insulter les passants de la place où il perche sur le grand mât de cocagne au sommet duquel les rois font leurs exercices. Et c'est ainsi que les armoiries, les livrées, les chaperons, les cheveux longs, les girouettes, les talons rouges, les mitres, les colombiers, le carreau à l'église et l'encens par le nez, les particules, les rubans, les diadèmes, les mouches, le rouge, les couronnes, les souliers à la poulaine, les mortiers, les simarres, le menu vair, l'écarlate, les éperons, etc., etc., étaient successivement devenus des signes matériels du plus ou moins de repos qu'un homme pouvait prendre plus ou moins de fantaisies qu'il avait le droit de satisfaire, du plus ou moins d'hommes, d'argent, de pensées, de labeurs, qu'il lui était possible de gaspiller. Alors, un passant distinguait, rien qu'à voir, un oisif d'un travailleur, un chiffre d'un zéro.

Tout à coup la Révolution, ayant pris d'une main puissante toute cette garde-robe inventée par quatorze siècles, et l'ayant réduite en papier-monnaie, amena follement un des plus grands malheurs

puissent affliger une nation. Les gens occupés se lassèrent de travailler tout seuls ; ils se mirent en tête de partager la peine et le profit, par portions égales, avec de malheureux riches qui ne savaient rien faire, sinon se gaudir en leur oisiveté !...

Le monde entier, spectateur de cette lutte, a vu ceux-là mêmes qui s'étaient le plus affolés de ce système le proscrire, le déclarer subversif, dangereux, incommode et absurde, sitôt que, de travailler ils se furent métamorphosés en oisifs.

Aussi, de ce moment, la société se reconstitua, se rebaronifia, se recomtitia, s'enrurbanisa, et les plumes de coq furent chargées d'apprendre au pauvre peuple ce que les perles héraldiques lui disaient jadis : Vade retro, Satanas !... Arrière de nous, PÉKINS !... La France, pays éminemment philosophique, ayant expérimenté, par cette dernière tentative, l'utilité, la sécurité du vieux système d'après lequel se construisaient les nations, revint d'elle-même, grâce à quelques soldats, au principe en vertu duquel la Trinité a mis en ce bas monde des vallées et des montagnes, des chênes et des graminières.

Et en l'an de grâce 1804, comme en l'an MCXX, il a été reconnu qu'il est infiniment agréable, pour un homme ou une femme, de se dire en regardant ses concitoyens : « Je suis au-dessus d'eux ; je les éclabousse, je les protège, je les gouverne, et chacun voit clairement que je les gouverne, les protège et les éclabousse ; car un homme qui éclabousse, protège ou gouverne les autres, parle, marche, boit, dort, tousse, s'habille, s'amuse autrement que les gens éclaboussés, protégés et gouvernés. »

Et la VIE ÉLÉGANTE a surgi !...

Et elle s'est élancée, toute brillante, toute neuve, toute vieille, toute jeune, toute fière, toute pimpante, toute approuvée, corrigée, augmentée et ressuscitée par ce monologue merveilleusement moral, religieux, monarchique, littéraire, constitutionnel, égoïste : « J'éclabousse, je protège, je... », etc.

Car les principes d'après lesquels se conduisent et vivent les gens qui ont du talent, du pouvoir ou de l'argent, ne ressembleront jamais à ceux de la vie vulgaire.

Et personne ne veut être vulgaire !...

La vie élégante est donc essentiellement la science des manières.

/.../

Aujourd'hui, les nobles de 1804 ou de l'an 1520 ne représentent plus rien. La Révolution n'était qu'une croisade contre les privilèges, et sa mission n'a pas été tout à fait vaine. Mais, malgré l'amélioration apparente imprimée à l'ordre social par le mouvement de 1789, l'abus nécessaire que constitue l'inégalité des fortunes s'est régénéré sous de nouvelles formes. N'avons-nous pas, en échange de la féodalité risible et déchue, la triple aristocratie de l'argent, du pouvoir et du talent, qui, toute légitime qu'elle est, n'en jette pas moins sur la masse un poids immense, en lui imposant le patriciat de la banque, le ministérialisme et la balistique des journaux et de la tribune, marchepieds des gens de talent ? Ainsi, tout en consacrant, par son retour à la monarchie constitutionnelle, **une mensongère égalité politique**, la France n'a jamais que généralisé le mal : car nous sommes une démocratie de riches. Avouons-le, la grande lutte du XVIII^e siècle était un combat singulier entre le tiers Etat et les ordres. Le peuple n'y fut que l'auxiliaire des plus habiles. Aussi, en octobre 1830, il existe encore deux espèces d'hommes : les riches et les pauvres, les gens en voiture et les gens à pied, ceux qui payent le droit d'être oisifs et ceux qui tentent de l'acquiescer. La société s'exprime en deux termes, mais la proposition reste la même. Les hommes doivent toujours les délices de la vie et le pouvoir au hasard qui, jadis, créait les nobles ; car le talent est un bonheur d'organisation, comme la fortune patrimoniale en est un de naissance.

Du moment que deux livres de parchemin ne tiennent plus lieu de tout, où le fils naturel d'un baigneur millionnaire et un homme de talent ont les mêmes droits que le fils d'un comte, nous ne pouvons plus être distinctibles que par notre valeur intrinsèque. Alors, dans notre société, les différences ont disparu : il n'y a plus que des nuances. Aussi le savoir-vivre, l'élégance des manières, le *je ne sais quoi*, fruit d'une éducation complète, forment la seule barrière qui sépare l'oisif de l'homme occupé.

A propos de cet article

Auteur(s) : La rédaction, Honoré de Balzac

: Honoré de Balzac, Vie occupée, Vie d'artiste, Vie élégante, littérature, travail

Les lectures de l'été

Ils Désertent

par La rédaction, *Thierry Beinstingel* - 21 Juillet 2016

« Sachez tout de suite que je tiens pas à partir. Que j'attendrai la derrière limite pour la retraite. Soixante-cinq, soixante-sept ans peut-être, voyez, ce n'est pas pour demain, faudra faire avec



Thierry Beinstingel, *Ils Désertent*, Chapitre 18, Fayard 2012

« Sachez tout de suite que je tiens pas à partir. Que j'attendrai la derrière limite pour la re Soixante-cinq, soixante-sept ans peut-être, voyez, ce n'est pas pour demain, faudra faire avec. S que je n'ai rien d'autre que la route et ce travail. J'ai tout misé là-dessus à l'âge de dix-huit ans réussite ? Mais je n'en tire aucune gloire. Et d'ailleurs quelle réussite ? Au final un peu d'argent mes enfants et ce sera tout, je disparaîtrai du circuit comme je suis apparu. Je ne demand d'autre qu'on me laisse continuer encore un peu. Je rapporte de l'argent, je le sais. C'est norr suis ma clientèle depuis quarante ans. Qu'on me laisse continuer : on a tous à y gagner. Dans contraire, la boîte seule y perdra, je disparaîtrai un peu plus tôt, ça ne change rien à mon destin l'entreprise devra justifier mon départ, le payer à sa juste mesure. Aucun des griefs ne pèsera la balance. Insuffisance de résultats ? Je n'ai même pas d'objectifs de vente. Désaccord a nouvelle direction ? Je n'ai reçu aucune lettre, et la formation des vendeurs que j'assurais en p mon travail m'a été retirée sans explication. Vous êtes nouvelle et j'imagine que vous avez reç consignes me concernant. Je vous le dis tout et, je refuse de partir. »

A propos de cet article

Auteur(s) : La rédaction, Thierry Beinstingel

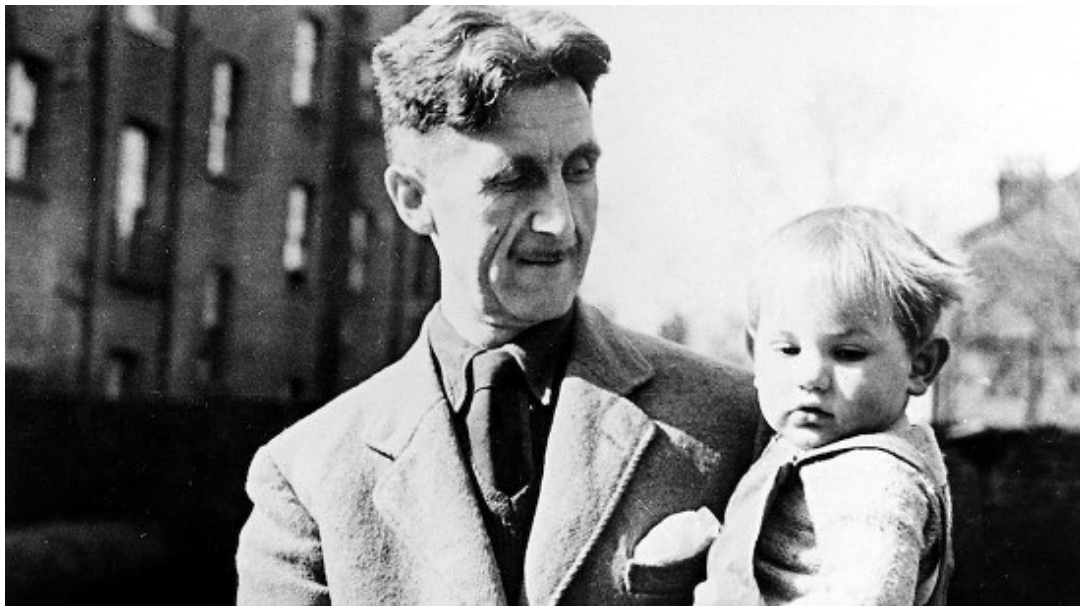
: Thierry Beinstingel, *Ils Désertent*, VRP, littérature, travail

Les lectures de l'été

1984

par La rédaction, Georges Orwell - 25 Juillet 2016

« Il avait d'un rapide coup d'œil parcouru la rue du haut en bas, puis s'était glissé dans la boutique et avait acheté le livre deux dollars cinquante. Il n'avait pas conscience, à ce moment-là, qu'un désir impliquât un but déterminé. »



George Orwell, 1984, 1950

Chapitre 1.

« Mais cette idée lui avait été suggérée par l'album qu'il venait de prendre ans le tiroir. C'était un livre spécialement beau. Son papier crémeux et lisse, un peu jauni par le temps, était d'une qualité qui n'était plus fabriquée depuis quarante ans au moins... Il avait d'un rapide coup d'œil parcouru la rue du haut en bas, puis s'était glissé dans la boutique et avait acheté le livre deux dollars cinquante. Il n'avait pas conscience, à ce moment-là, que son désir impliquât un but déterminé. Comme un criminel, il avait emporté dans sa serviette ce livre qui, même sans aucun texte, était compromettant. »

Chapitre 6.

« La voix du télécran déversait encore son histoire de prisonniers, de butin, de carnage, mais le vacarme extérieur s'était un peu apaisé. Les garçons revenaient à leur service. L'un d'eux s'approcha de Winston avec la bouteille de gin. Winston, plongé dans un rêve heureux, ne faisait aucunement attention à son verre que l'on remplissait. Il ne courait ni n'applaudissait plus. Il était de retour au ministère de l'Amour. Tout était pardonné et son âme était blanche comme neige. »

se voyait au banc des prévenus. Il confessait tout, il accusait tout le monde. Il longeait le couloir carrelé de blanc, avec l'impression de marcher au soleil, un garde armé derrière lui. La bale longue attendue lui entrait dans la nuque.

Il regarda l'énorme face. Il lui avait fallu quarante ans pour savoir quelle sorte de sourire se cachait sous la moustache noire. O Cruelle, inutile incompréhension ! Obstiné ! Volontairement exilé de la poitrine aimante ! Deux larmes empestées de gin coulèrent de chaque côté du nez. Mais il allait bien, tout allait bien.

LA LUTTE ÉTAIT TERMINÉE. IL AVAIT REMPORTÉ LA VICTOIRE SUR LUI-MÊME. IL AIMAIT BIG BROTHER. »

A propos de cet article

Auteur(s) : La rédaction, Georges Orwell
: *George Orwell, 1984, littérature, travail*

Les lectures de l'été

Réparer Les vivants

par La rédaction, Maylis de Kerangal - 25 Juillet 2016

« Derrière la porte du bloc, l'anesthésiste vérifie la mise en place du matériel destiné à la surveillance de la patiente : pose d'électrodes pour la vigilance cardiaque, pose des cathéters pour lire la tension en continu sur le scope, et cet appareil qui pince le bout des doigts pour surveiller le taux d'oxygène dans le sang. »



Maylis de Kerangal, *Réparer Les vivants*, Gallimard, 2014

« Derrière la porte du bloc, l'anesthésiste vérifie la mise en place du matériel destiné à la surveillance de la patiente : pose d'électrodes pour la vigilance cardiaque, pose des cathéters lire la tension en continu sur le scope, et cet appareil qui pince le bout des doigts pour surveiller le taux d'oxygène dans le sang. Elle installe la perfusion, suspend la poche de liquide translucide contrôle les fermetures - des gestes simples, modélisés par une expérience de trente ans, parfaitement exécutés -, bien, on va pouvoir y aller, tout le monde est là ?

L'avion atterrit au Bourget à minuit cinquante. Le temps se radicalise. Coordination logistique impeccable, une voiture les attend. Celle-là n'est pas un taxi mais une voiture spécialisée dans ce type de mission, et thermiquement réglée - les portières affichent l'inscription : véhicule priorité don d'organe... A hauteur du stade de France, ça bloque. Merde, Viriglio se redresse, immédiatement se contracte. Qu'est-ce qu'ils foutent encore là ? Le chauffeur ne bronche pas le match, ils ne veulent pas rentrer chez eux. »

A propos de cet article

Auteur(s) : La rédaction, Maylis de Kerangal

: Maylis de Kerangal, *Réparer Les vivants*, littérature, travail

Les lectures de l'été

Le Ventre de Paris

par La rédaction, Emile Zola - 25 Juillet 2016

« Le premier matin, lorsque Florent arriva à sept heures, il se trouva perdu, les yeux effarés, la tête cassée. Autour des neuf bancs de criée, rôdaient déjà des revendeuses, tandis que les employés arrivaient avec leurs registres, et que les agents des expéditeurs, portant en sautoir des gibecières de cuir, attendaient la recette, assis sur des chaises renversées, contre les bu de vente. »

Emile Zola, *Le Ventre de Paris*, 1873



Chapitre 1.

« Au milieu du grand silence, et dans le désert de l'avenue, les voitures de maraîchers montèrent vers Paris, avec les cahots rythmés de leurs roues, dont les échos battaient les façades des maisons, endormies aux deux bords, derrière les lignes confuses des ormes. Un tombereau de choux et un tombereau de pis, au pont de Neuilly s'étaient joints aux huit voitures de navets et carottes qui descendaient de Nanterre ; et les chevaux allaient tout seuls, la tête basse, de l'allure continue et paresseuse, que la montée ralentissait encore. En haut, sur la charge des légumes, allongés à plat ventre, couverts de leur limousine à petites raies noires et grises, les charretiers sommeillaient, les guides aux poignets. »

Chapitre 3.

« Le premier matin, lorsque Florent arriva à sept heures, il se trouva perdu, les yeux effarés, la cassée. Autour des neuf bancs de criée, rôdaient déjà des revendeuses, tandis que les employés arrivaient avec leurs registres, et que les agents des expéditeurs, portant en sautoir des gibecières en cuir, attendaient la recette, assis sur des chaises renversées, contre les bureaux de vente. On déchargeait, on déballait la marée, dans l'enceinte fermée des bancs et jusque sur les trottoirs Florent écoutait mal les explications de M. Verlaque...

Tout en haut, dans la cabine vitrée, l'agent des perceptions municipales prenait les chiffres des enchères. Plus bas, sur des chaises élevées, les poignets appuyés à d'étroits pupitres, étaient assises les deux femmes qui tenaient les tablettes de vente pour le compte du facteur. Le banc est double ; de chaque côté, à un bout de la table de pierre qui s'allonge devant le bureau, un crieur posait les mannes, mettait à prix les lots et les grosses pièces ; tandis que la tabletière, au-dessus de lui, la plume aux doigts attendait l'adjudication. Et il lui montra, en dehors de l'enceinte, en face, dans une autre cabine de bois jaune, la caissière, une vieille et norme femme, qui rangeait des piles de sous et de pièces de cinq francs. »

Chapitre 6.

« Un gros rire sonnait au fond, dans la cuisine, accompagné d'un tintamarre réjouissant de casserole. La charcuterie suait de nouveau la santé, une santé grasse. Les bandes de lard entrevues, les moitiés de cochon pendues contre les arbres, mettaient là des rondeurs de ventre, tout un triomphe du ventre, tandis que Lisa, immobile, avec sa carrure digne, donnait aux Halles le bonjour matin des ses grands yeux de forte mangeuse. Puis toutes deux se penchèrent. La belle Mme Lebigre et la belle Mme Chenu échangèrent un salut d'amitié.

Et Claude, qui certainement avait oublié de dîner la veille, pris de colère à les voir si bien portantes, si comme il faut, avec leurs grosses gorges, serra sa ceinture, en grondant d'une voix fâchée : " C'est des gredins que les honnêtes gens ! " »

A propos de cet article

Auteur(s) : La rédaction, Emile Zola
: *Emile Zola, Le Ventre de Paris, littérature, travail*